



Sophie Chérier

Tuer Van Gogh

Le livre

Vincent Van Gogh peint comme un fou depuis son arrivée à Auvers-sur-Oise, il y a un mois, quand il y croise deux jeunes gens de bonne famille, les frères Secrétan.

L'aîné, Gaston, est un artiste en herbe, timide, incertain de sa vocation. Au premier regard, il tient Vincent pour un génie. Le cadet, René, est obsédé par Buffalo Bill dont il a vu le Wild West Show l'année passée. À la pêche comme à la chasse, déguisé en terreur de l'Ouest, accompagné de sa bande, il tire sur tout ce qui bouge.

La correspondance de Vincent ne les mentionne ni l'un ni l'autre. Pourquoi ?

On sait qu'il leur a offert des tableaux, dont nul n'a retrouvé trace. Pourquoi ?

Gaston et René vont fréquenter Vincent quasi quotidiennement pendant près de six semaines. Et si cette rencontre ne va rien changer à la vie du peintre, elle va peut-être tout changer à sa mort.

L'autrice

À 13 ans, [Sophie Chérier](#) rêvait de devenir juge des enfants pour combattre l'injustice. À la fin de ses études de droit et criminologie, elle abandonne pourtant la carrière de magistrate mais trouve un autre moyen de suivre sa vocation. Depuis sa Lorraine natale, ses différents types d'écrits prolifèrent. Les uns lui permettent de mettre en valeur le travail de ses collègues artistes. Les autres sont aussi, la plupart du temps, des hommages romancés. Une manière de leur rendre justice.

Sophie Chérier

Tuer Van Gogh

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Emmanuel Daydé

*Les gens gagnent à être connus,
ils y gagnent en mystère.*

Jean Paulhan

*Les œuvres qui passaient de l'amour au grenier
peuvent passer de l'amour au musée,
mais ça ne vaudra pas mieux.
Toute œuvre est morte quand l'amour s'en retire.*

André Malraux

Roux

Vincent ne peignait plus, il regardait un écureuil.

L'eau de l'Oise était verte, très verte. Des barques avaient passé, jaunes, rouges, blanches et bleues, pareilles à des fleurs en flottaison, si jolies qu'il s'était cru au Japon.

Maintenant qu'elles avaient disparu, il tâchait de saisir, dans les poils de sa brosse, les jeux de la lumière avec les reflets d'eau, le duel au soleil de la brise et des feuilles, mais il était distrait. Grattements d'écorce, secousses de branchages, frémissements de frondaisons, toute une série de bruits furtifs l'avait précédé, puis l'écureuil avait surgi, si petit et si roux que Vincent avait souri du contraste : un minuscule morceau d'automne animal au beau milieu du grand printemps des verdure.

Soudain, regarder cette vie était plus important que peindre, plus important que tout. *C'était* peindre. La brosse rousse courait, coulissait, s'enroulait et couvrait chaque branche effleurée d'une coulée de rouille. Vincent aurait aimé grimper aux arbres pour la voir mieux. Mais il ne voulait pas déranger, alors il restait à sa place du plancher

des vaches, à se dévisser le cou et à murmurer, saisi de respect comme devant un nouveau-né, incapable de tutoyer : venez, petit, descendez, petit, venez plus près s'il vous plaît.

L'écureuil bondit, sauta, glissa ; il traversa les pleurs d'un saule, disparut derrière un charme. Il semblait lui obéir : il s'approcha en se jetant, tête la première, bras grands ouverts, d'un platane à un tremble, et dressa les oreilles.

Vincent les fixa : deux noisettes dans leurs bogues, duveteuses et rebondies. Il n'avait pas souvenir d'avoir lu quelque part que les savants du Moyen Âge s'occupaient du cas des écureuils dans leur théorie des signatures. Selon cette ancienne explication du monde, des coïncidences et des similitudes apparemment incongrues, semées dans les replis de la création, révélaient des alliances, des remèdes et des provendes. Est-ce que l'un de ces messieurs s'était avisé que si l'écureuil a des oreilles en forme de noisettes mûres, c'est pour mieux abriter une ouïe délicate, capable de lui signaler ici un craquement infime, là un fendillement de coquille, plus loin une chute dans les feuilles ? Conçus pour s'attirer, deux morceaux de Nature, noisettes d'animal et noisettes de noisetier, s'approchaient l'un de l'autre. Un écureuil était rassasié, un fruit mûr devenait nourricier, et le monde rentrait un peu dans l'ordre.

C'était ce que voulait Vincent.

Il sourit à cette idée. Plus près, plus près, que je vous voie mieux... L'écureuil descendit encore. De ses griffes il s'arrima au tronc d'un pin, rebondit sur le sol, se figea,

repartit folâtrer autour d'un orme, quand une détonation claqua dans l'air de juin.

La balle avait touché l'animal à la tête. La tête rougit. Le corps décroché tomba sur le talus. Vincent, sidéré, se retourna et rugit :

– *Godverdomme !**

L'accent de surprise était à s'y méprendre. Le tireur crut l'exclamation admirative et sortit de son bosquet, le bras droit levé, pour recueillir les compliments. Il était coiffé, lui aussi, d'un chapeau à large bord, et il avait passé crânement le pouce gauche dans son ceinturon large. À peine le temps d'interroger l'homme du regard, et d'apercevoir des yeux d'un bleu filtrant, que l'autre avait déjà détourné la tête, et posé la brosse qui pendait dans sa main pour avancer vers l'endroit de la chute.

En trois pas Vincent fut devant le corps. Il le ramassa, encore chaud, déjà moins souple. Il le retourna, fasciné. Jamais de sa vie il n'avait vu d'écureuil de si près. Pourquoi fallait-il que ce fût à l'état de cadavre ? Il palpa les muscles puissants. Il écarta, délicat, un membre pour comprendre où commençait le ventre blanc et où finissait le dos rouille. Il compta les doigts fins, cinq longs aux pattes arrière ; aux pattes avant, quatre plus courts. Comment font les animaux pour être toujours impeccablement coiffés et brossés ? se demanda-t-il. Le vent s'occupe d'eux.

* *Que Dieu me damne !* en hollandais.

Il caressa la tête de l'écureuil. Sur le flanc, une ligne plus claire, orangée comme un horizon à l'aurore, joignait le ventre au dos.

Une malédiction pesait sur lui et sur le moindre de ses gestes. Quelle que fût l'émotion qui lui serrait le cœur, quelle que fût la tristesse, il pouvait la dépeindre.

Vincent avait recommencé.

Bleu-gris

Pendant que Vincent ôtait son chapeau de paille pour y coucher l'écureuil mort, le tireur, un jeune garçon, s'approchait en gesticulant. Il jeta un coup d'œil rapide au chevalet, à la petite toile rectangulaire. Encore un peintre du dimanche, comme il en défilait tant à Auvers, et qui prétendait lui barboter sa proie. On allait voir ça. Qu'est-ce qu'il lui avait crié, avec son horrible accent ? Le sale Prussien !

Vincent repassait déjà devant lui, de profil, pour reprendre le chemin du village, l'écureuil mort dans les bras. Le garçon vit que l'homme avait le poil de la même couleur que l'animal, et une oreille blessée, lui aussi, mais la sienne, bizarrement cicatrisée, ne saignait plus depuis longtemps.

– Donne-moi ça ! cria-t-il avec un geste impérieux de l'index.

Il avait couru. Vincent le fixa sans répondre. En d'autres temps, il aurait eu envie de lui balancer un coup de poing

dans la figure ou de lui faire la leçon. C'était fini. Il ne voulait plus se battre, ni argumenter sans fin. Son sang et sa sève étaient passés ailleurs.

– Donne, je te dis ! C'est à moi.

Vincent le dévisagea. Il lui semblait l'avoir déjà vu quelque part. Il se dit qu'il aurait eu plaisir, en d'autres circonstances, à faire son portrait. Il était très jeune. Quatorze, quinze ans ? Tutoyer un homme fait, à cet âge, quel toupet. Il était plus grand que lui, beaucoup plus beau, tout lisse, fraîchement musclé. Nerveux. Menaçant. Un fier-à-bras qu'aucune parole ne pouvait calmer. Ils se défièrent du regard. Le plus jeune lutta pour ne pas baisser les yeux. De tout près, le regard de Vincent était encore plus bleu, encore plus pénétrant, glacial dans ce visage de trois quarts face aux tons chauffés par le soleil, orangé, cuivre, paille, et taché de rousseurs. Ce regard transperçait l'autre, le trouait, sans un froncement de sourcils, sans un plissement de nez, un regard pur et dur, et si peu sûr de comprendre qu'il s'attardait, avec des égards pour ce qu'il détestait. Un regard où la douceur devenue coupante et l'exigence devenue pansement alternaient. Un regard de ressac infini, qui savait.

Le jeune homme avait déjà vu ce bleu quelque part, mais sa rage l'occupait trop pour chercher où, et pas assez pour qu'il eût le réflexe de brandir, pour le chasser, l'arme qu'il avait fourrée à la hâte dans sa poche.

Après avoir blêmi devant ce mur aux yeux bleus, son visage rougit. Son sang neuf et bouillant lui quitta le cœur

et les poings pour débouler dans le cou, les joues, le front, comme s'il voulait jaillir par le haut.

– Mais donne, je te dis. C'est moi qui l'ai tiré!

– Non, dit simplement Vincent.

– Comment ça, non? Tu plaisantes ou quoi? Qu'est-ce que tu veux en faire?

Il gémissait presque.

Vincent se remit en marche.

– Tu veux le bouffer? Eh bien, va le bouffer! cria le garçon en changeant de ton.

Il savait que ses copains l'observaient de loin, l'attendaient peut-être, l'entendaient à coup sûr. Hors de question de rentrer bredouille. Il tourna les talons.

– Vous avez vu cet épouvantail? Je lui ai laissé la bête, ça lui fera son souper, dit-il en reniflant de vrai mépris et de contentement forcé. *Kkn kkn*. À moins qu'il se fabrique un pinceau avec la queue, pour barbouiller ses cochonneries, conclut-il avec un mouvement de la mâchoire vers la toile et le chevalet, avant de se raviser, de faire quelques pas en arrière, de les bousculer d'un coup de pied, et de cracher dessus.

Les autres s'esclaffèrent.

– Il parlait même pas en français.

– Ça m'étonne pas qu'il les bouffe, les écureuils, renchérit l'un des comparses. De toute façon, il avait l'air dingue.

Le tireur sourit enfin. Il n'avait pas tout perdu.

Fauve

Depuis qu'il avait vu le *Buffalo Bill Wild West Show* à l'Exposition universelle du Champ-de-Mars, au mois de mai de l'année passée, le monde était divisé en deux pour René : le Bien et le Mal, les victorieux et les victimes, les Cow-Boys et les Indiens. Le camp de ceux qui arment, visent, tirent et tuent, et le camp de ceux qui tombent.

Quand son père leur avait lu son *Figaro* à voix haute un soir de printemps, avant le dîner, René n'avait pas bronché. L'article du correspondant londonien parlait pourtant d'une représentation fantastique, d'un spectacle rodé dans le Nebraska, et comparait Buffalo Bill à un « Robinson Crusoé du Nouveau Monde ». Mais Nebraska, Robinson Crusoé, Nouveau Monde, René ne connaissait aucun de ces mots et il se serait fait tuer sur place plutôt que de demander leur sens à son père qui poursuivait d'un ton satisfait. Quand il en était arrivé à la litanie des chiffres – 80 wagons, 300 cavaliers, 500 chevaux de selle, 800 acteurs, 4800 buffles tués par Buffalo Bill douze ans plus tôt, 10000 places assises dans les tribunes dressées à

Paris pour l'occasion –, autant de termes d'un langage qu'il aurait pu comprendre, René, qui s'ennuyait, avait quitté la pièce. Et quand la gouvernante l'avait rappelé pour lui dire que le dîner était servi, son père avait déjà terminé sa lecture.

C'est quelques jours plus tard, au lycée Condorcet, que René avait cette fois saisi sa seconde chance d'entendre l'appel de son dieu et de partir à sa rencontre. Un camarade de classe avait mentionné les dates du *Buffalo Bill Wild West Show* et annoncé à la cantonade qu'il s'y rendrait en famille le dimanche. Aussitôt, René avait voulu non seulement une place, mais la meilleure. Son père avait beau se montrer sévère à l'extrême avec lui, le punir durement à l'occasion, il se retrouvait dans ce fils qui connaissait souvent les mêmes élans que lui. Il avait eu envie de lui faire plaisir. Ce plaisir était si bouillonnant, tapageur. Si visible. L'exhibition orchestrée par le *Robinson Cruséo du Nouveau Monde* était le spectacle à voir à tout prix en ce joli mois de mai 1889, le clou des gigantesques célébrations du centenaire de la Révolution de 1789, et ce clou était planté dans une chair humaine.

Le père y avait mis le prix. Après tout, il avait des relations. Il les avait fait jouer. Pharmacien rue de la Pompe n'était certes ni Président, ni Directeur, ni Général, ni Maréchal d'Empire, ni Procureur de la République, ni Professeur de Médecine, mais c'était la fonction et l'état de quelqu'un qui soulage la rage de dents présidentielle, apaise la colique néphrétique directoriale, guérit la mycose

des orteils professorale, et la gratitude du malade qui soudain n'a plus mal souffle où elle veut, et souffle fort.

René était revenu tourneboulé par ce qu'il avait découvert au Champ-de-Mars. Bien sûr, la musique des cavalcades, la force des pétarades l'avaient impressionné. Bien sûr, le spectacle des Indiens à demi nus, peinturlurés, coiffés de plumes d'aigle en rosaces, chaussés de perles et culottés de peaux l'avait fasciné. Mais s'il avait dû ne retenir qu'une chose des trois heures de tournoi, de danses, de défilés et de massacres, il aurait retenu ceci : que le camp des vainqueurs se présentait comme jamais il n'avait vu aucun vainqueur parader jusqu'alors. Un chef, un commandant, un patron jusqu'à ce jour de sa vie s'étaient toujours montrés à lui guindés, graves, corsetés, alourdis de médailles, empesés d'amidon et de responsabilités, silencieux, noirs et blancs, sérieux comme des papes. Ceux-là, qu'on appelait en tordant la bouche comme si l'on avait mordu le bout d'un cigare incandescent, les « kahoouu-boys », ne tenaient pas en place, poussaient un cri de joie pure par soubresaut de monture, et un hululement de contentement par tour de lasso. Ils ondulaient comme des truites dans les étoffes larges et souples. Ils brandissaient leurs armes courtes comme des bébés joueurs leurs hochets. Ils volaient sur le dos des chevaux. Ils étaient les êtres les plus libres qu'il lui avait été donné de contempler.

Les boutiques et les échoppes installées autour de la piste vendaient bien tout un bric-à-brac, mais c'étaient les colifichets des Indiens : tomahawks, calumets, parures

de perles et plumes. René avait d'abord essayé d'acheter ses vêtements à un cow-boy du *Show*. Il avait de l'argent frais sur lui, et de l'aplomb. Le mouchoir de cou noué en pointe, la chemise de couleurs vives, bleu, rouge, rose, turquoise, le pantalon à franges, le lacet de cuir en guise de cravate, l'étoile d'argent, le ceinturon clouté, les bottes à talon, pointues, cousues d'arabesques et de damasquinades, le chapeau mou à large bord, la mèche rebelle, il voulait tout. Il voulait le pistolet, il voulait le cheval, il voulait la langue étrangère dont les mots claquaient mieux que les saccades des fouets, il voulait que les grands hommes rouges aux cheveux noirs de femme du camp ennemi tombent à genoux devant ses gestes, il voulait que le salut bas de son couvre-chef ramasse, avec les poussières du sol, les étincelles des regards. Il voulait, comme eux, soumettre, en habit bariolé et cuir tanné, le monde entier. Il voulait la panoplie, de ce mot grec resté intact et luisant parmi ses souvenirs de cancre, dont il avait retenu qu'il signifie *toutes les armes*. Celles de la séduction, celles de la soumission, celles de la destruction. Toutes.

Ce vêtement, ce n'était pas une seconde peau qui allait le mouler, c'était un second air tout autour de son corps, une aura qui le laisserait se mouvoir sans l'entraver. Dans cet habit, il ne serait plus le même. Ses boutons disgracieux disparaîtraient. Ses poils naissants, son duvet ridicule deviendraient une barbe drue. Ses muscles amollis par l'oisiveté se banderaient. Ses cheveux en épi de petit garçon seraient disciplinés par un couvre-chef de chef.

Ses lèvres, qu'il trouvait trop rectilignes, s'épanouiraient autour d'un cri de guerre.

Tous avaient refusé. Ils avaient besoin de leurs frusques. C'était leur outil de travail. Alors, en désespoir de cause, et parce que ces couleurs, ces motifs et ces matières n'étaient pas encore commercialisés en France, il avait marchandé une chemise de toile et un chapeau de feutre au jardinier de son père. Les bottes à talon biseauté, les jambières à franges, le ceinturon clouté, il les attendrait encore.

Mais il manquait quelque chose de plus à René pour jouir tout à fait de son nouveau projet et de sa nouvelle personne. C'était quelqu'un, c'était l'autre, c'était l'ennemi. Il n'était entouré que de jolies filles, de congénères admiratifs et dévoués, de messieurs étrangers riches à millions et pourvoyeurs de fonds, et de sa famille de bourgeois comme il faut.

Il lui manquait l'Indien.

Sable

C'est un autre bébé que Vincent aurait aimé tenir dans ses bras, faire sauter sur ses genoux, rire aux éclats, et préparer à dormir, jour après jour. Mais son neveu était ailleurs, le petit bonhomme de Sien était loin, et son propre enfant n'était jamais né. Il prenait ce que la vie lui présentait, entre dessert et crépuscule, en la personne de Mademoiselle Germaine Ravoux, deux ans.

Il avait eu l'idée un soir, désolé de la voir pleurer à fendre l'âme, de détourner son attention de l'angoisse de la solitude qu'il connaissait si bien. Il avait pris l'ardoise de l'auberge, une craie, et entrepris de dessiner pour elle une figurine qui ne voulait pas dormir, mais partir se promener avec sa carriole et son cheval.

Vincent l'avait fait parler, avec sa drôle de voix de savon vert, si volontiers criarde, qu'il savait colorer de rose et blond pour s'adresser aux tout-petits :

– Je ne vais pas dormir cette nuit ! Je vais me balader à la belle étoile et je vais emmener avec moi une

petite fille que j'aime beaucoup. Qui veut venir avec moi?

– C'est Mémène, disait la petite, sûre d'elle.

Alors, tandis qu'elle fixait l'ardoise noire et les traits blancs, le dessin se peuplait d'un autre personnage, suspendu dans les nuées, qui tendait sa large main, comme le semeur de Millet que Vincent aimait tant copier et recopier.

– C'est le marchand de sable! Oh là là! comme j'ai sommeil! soupirait le bonhomme. J'irai plutôt me promener demain. Maintenant je vais me coucher dans mon bon dodo. Oh, Germaine, regarde! Vite, regarde en l'air! Oh, il est passé...

– Le vois, disait la petite en se frottant les yeux.

Et Vincent, délicat, attendait qu'elle soit presque endormie pour la mettre dans les bras de sa mère. Ce soir, la bonne femme n'y tenait plus. Elle avait quelque chose sur le cœur.

– Monsieur Vincent, je vous observe avec la petite, et je vois bien comme vous êtes. Vous aimez la compagnie et pourtant vous êtes toujours seul. N'allez-vous pas finir par rencontrer une bonne amie, chez nous, à Auvers, où vous êtes chez vous, et nous faire un beau petit à vous, qui vous ressemblera?

– Me ressembler? Malheur! protesta Vincent en faisant la grimace.

Adeline, la fille aînée, le regardait avec un air de reproche. Elle ne le trouvait pas si laid, avec ses larges

épaules, ses yeux de ciel et ses lèvres qui souriaient toujours quand il la voyait. Mais pas question de lui faire une déclaration. Alors elle prolongea la prophétie de sa mère, parla d'une autre ressemblance.

– Qui sera aussi gentil et souriant que vous ?

– Et puis, à charge de revanche, c'est moi qui vous l'endormirais quand il voudrait veiller, le petit bougre, renchérit l'aubergiste.

– Ah parce que ce serait un garçon ? plaisanta la mère.

– Oh oui ! Des femmes, il y en a assez à cette table !

Le tableau séduisait toute la famille. On s'y croyait. La paternité future de Vincent était acquise, ce n'était qu'une question de mois, et de bonne volonté.

– Non, trancha-t-il alors. Je ne le souhaite pas. Un jour, il y a longtemps, j'ai cru, j'ai espéré. Une autre fois, j'ai pris soin d'un petit garçon pendant quelque temps. C'est fini. Je ne serai jamais père. J'ai choisi la peinture. C'est une maîtresse très exigeante et ruineuse...

Madame Ravoux toussota. Son regard alla vivement de l'une de ses filles à l'autre. C'était pour dire : Il y a des enfants !

– ... et un enfant fort gourmand. Laissez-moi juste amuser votre petite Germaine, je n'en demande pas plus pour mon bonheur.

– Et moi qui croyais que vous aviez quelque part une femme et un petit enfant, lui glissa Adeline Ravoux en passant à côté de sa bonne oreille, les bras chargés de la vaisselle du dîner.

- Pourquoi croyiez-vous ça ?
- À cause des images qui sont au mur dans votre chambre. Je suis bien forcée de les voir quand je viens faire le ménage.
- Ah, ça, ce sont des papiers crépons japonais.
- Vous êtes allé au Japon, Monsieur Vincent ?
- Hélas non. En rêve seulement. Ce doit être un bien beau pays. Le pays du soleil levant.
- Il voulut changer de sujet.
- Monsieur Ravoux, vous qui connaissez tout le monde ici, qui est ce gamin qui se déguise avec un chapeau trop grand pour lui et un ceinturon, et qui tire au pistolet au bord de la rivière ?
- Un chapeau ? Un canotier ?
- Non, un chapeau mou, le bord relevé.
- Ah, ça, c'est le fils Secrétan, le jeune, René. Ils viennent passer tous les débuts d'été ici, avec sa bande de copains. En général ils arrivent pour l'ouverture de la pêche, c'est sa passion. Ils sont venus un peu plus tôt cette année, ce n'est que dimanche en huit.
- La pêche ? Aujourd'hui, il était plutôt à la chasse.
- Aha ! La chasse aux belles demoiselles. Eh oui, c'est de leur âge.
- Pas du tout. Il a tiré sur un écureuil.
- Oh, le bandit... Il m'a juré ses grands dieux qu'il avait besoin d'une arme, mais pas pour ça, pour protéger les Parisiennes qui l'accompagnent et qui sont dérangées soi-disant par les corbeaux quand il les emmène faire un

tour en barque. Pour faire le galant, en somme ! J'aurais compris qu'il en tire un ou deux, il y en a trop, mais faire peur à un écureuil... non, c'est si gentil.

Vincent voulait préciser : il ne s'est pas contenté de lui faire peur, il l'a tué net. Je suis allé l'enterrer tout à l'heure. Mais il ne voulait à aucun prix faire de peine aux enfants ni risquer de se ridiculiser aux yeux des grandes personnes.

– C'est donc toi qui l'as armé, papa ? dit Adeline.

– Armé, armé, c'est un bien grand mot. Je lui ai prêté la vieille pétoire que j'avais dans un tiroir. Je ne m'en sers jamais, de toute façon. C'est vieux, ça date de la guerre, ça part quand ça veut. Je ne l'entretiens plus. J'ai cru bien faire. Je ne peux trop rien lui refuser, vous comprenez, Monsieur Vincent, le père est quelqu'un à Paris, et paraît-il qu'il y a même des députés ou des ministres dans ses relations. Du beau monde, quoi.

– Monsieur Vincent, vous ne mangez rien ce soir. Est-ce que ma soupe ne serait pas bonne pour cette fois ?

– Très bonne, Madame Ravoux. Je mange lentement. C'est pour bien digérer.

– Tu vois, toi ! Écoute au lieu d'engloutir tes trois assiettées tout rond.

– Un écureuil, ah non ! c'est si beau, reprenait Gustave Ravoux entre deux bouchées, pour faire diversion aux remontrances de sa femme.

– J'espère qu'il ne l'aura pas fait fuir trop loin et que vous pourrez le revoir, et que vous pourrez le peindre, conclut Adeline Ravoux en fixant Vincent qui se taisait.

– Merci, Mademoiselle, vous êtes bien gentille. Et j’y pense, j’ai dit tout à l’heure que je n’en demandais pas plus pour mon bonheur, mais si, j’en demande plus, à vous et à vos parents : est-ce que vous m’autoriseriez à faire le portrait de votre fille ?

De la même autrice à l'école des loisirs

Collection NEUF

La seule amie du roi
L'Ogre maigre et l'Enfant fou

Collection MÉDIUM

L'huile d'olive ne meurt jamais
Parle tout bas, si c'est d'amour
C'est l'aventure ! (recueil de nouvelles collectif)

Collection MÉDIUM+

Ma Dolto
La vraie couleur de la vanille
Renommer

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : octobre 2019

ISBN 978-2-211-30606-5